
M. VICTOR DE LAPRADE.

La poésie a traversé depuis trente-cinq ans bien des phases successives et contraires. Ceux qui ont aimé et cultivé les lettres ne se reportent pas sans quelque émotion à cette brillante époque de 1820 et des quelques années qui suivirent. Alors apparaissait toute une pléiade de poètes, réaction et protestation vivantes contre cette poésie de l'empire, sèche, sans entrailles, droite et alignée comme un régiment, si contraire au génie poétique français, et dont Esménard avait longtemps paru la plus éclatante personnification. Que de noms justement célèbres alors, et que le public a trop oubliés, ou qui se sont oubliés et abandonnés eux-mêmes ! Lamartine, Hugo, Soumet, Guiraud, Delavigne, Chénedollé, de Vigny, Emile Deschamps, tant d'autres encore ! Jamais le champ poétique de la France n'avait donné plus de fleurs et plus de fruits, plus d'éblouissantes espérances et plus de magnifiques réalités. J'insiste sur ce dernier mot : car ce phénomène nous a été offert de poètes en grand nombre ouvrant, du premier coup, leur meilleure veine, et restés toute leur vie inférieurs à leurs premiers essais.

M. Delatouche venait d'éditer les œuvres d'André Chénier, et sans dédaigner tant de beaux vers sculptés dans la forme antique avec la pureté de ses lignes et ses ciselures infinies, la France réservait ses admirations pour la *Jeune Captive*, et l'on peut retrouver dans plus d'une effusion lyrique du